

Il n'y a pas de cadeaux. Il n'y a jamais eu d'argent. Il ne faut s'attendre à rien. Je ne suis pas là pour ça. Nous quatre. Ma mère, mon père, mon frère et moi. Le plat de mes mains rencontre le plat de la table. Nous sommes sur un plan égal, dans la salle à manger où l'on ne mange jamais. Le repas est fini, le réveillon de Noël bouscule nos habitudes. Qui a proposé de regarder les vieilles photos ? Je n'en regarde plus aucune depuis des années. Je ne me retourne plus. Je prends une image, elle reste dans l'appareil. Je la transfère sur un disque dur. Je ne la regarde pas sur un écran. Je ne l'imprime pas. Je ne la glisse pas avec précaution sous le papier de soie ou le film plastique translucide d'un album à la reliure en toc. Je ne fais pas ça.

À quel âge me suis-je désintéressé de *l'avant* ? Comme d'autres enfants, je feuilletais les pages rigides d'un ensemble de grands livres sans verbes dispersés dans notre appartement, le salon de la grand-mère, celui des grands-parents, chez les tantes. Sans me lasser, je tournais les mêmes pans de l'histoire familiale, je plongeais dans les profondeurs de

vieilles boîtes à biscuits remplies de petits formats noir et blanc aux bords dentelés, en quête de souvenirs inédits. Voir le visage de mes parents enfants. Ne pas les reconnaître immédiatement, avoir un doute, demander confirmation. Être surpris que ce soit vraiment eux. Je répétais les mêmes recherches et feignais la surprise des mêmes découvertes. Je posais des questions. Je voulais des commentaires. Je demandais à m'élever au niveau des adultes, à incorporer un volume de passé suffisant pour les comprendre.

BERTHIER

Mon père ouvre le tiroir du vieux bahut où sont entassées nos images. Le meuble épais, vermoulu, recouvert de plusieurs couches de lasure trop sombre, a dû voir naître bon nombre de mes ancêtres, d'une branche ou d'une autre, que je ne connais pas et dont personne ne parle. Il ne subsiste d'eux que quelques bribes de traits de caractère, des traces d'anecdotes. Les noms sont oubliés. Aucune silhouette. Les photos du tiroir se bornent aux deux générations précédant celle de mes parents. L'impression des visages sur le papier a pallié la paresse de la mémoire orale. Ici, chez moi, le souvenir commence dès lors qu'il figure sur un support.

Le bahut craque de toutes parts, mais il tient encore. Il craque aussi dans le silence et la nuit. Tout ce qui est rangé derrière le battant du bas est inutile. Le bahut ne vaut que pour le tiroir du haut, qui glisse très mal. Son poids est incalculable. J'aurais pu donner des conseils à mon père sur la meilleure façon de l'ouvrir : il faut le soulever légèrement pour y parvenir, après quoi

il s'affaisse brusquement. Surtout ne pas le tirer complètement. Nous ne l'avons jamais vidé pour chercher les raisons de son mauvais fonctionnement et tenter de le réparer. Sur quelle pièce repose-t-il pour glisser ? Je n'en connais pas le nom. Est-elle faite d'un bois brut plus dur que le reste du meuble pour porter depuis si longtemps une telle masse ? J'imagine, en fermant les paupières, la multitude d'allers et retours qui la creuse patiemment. Mais je m'arrête avant la rupture. Personne ne se risque à aller jusqu'au bout. Quand nous voulons accéder à ce qui se trouve au fond du tiroir, nous baissions la tête, tendons le bras, et cherchons de la main. Mais ce soir, mon père n'a pas besoin de fouiller si loin.

Du contenu de ce tiroir, je connais la forme : quatre ou cinq albums empilés au fond à gauche ; à droite, les photos de classe de mon frère et moi dans leurs chemises cartonnées de tailles inégales ; à l'avant, dans les espaces encore vacants, quelques boîtes de diapositives, de nombreux paquets de photos, surtout, avec leurs négatifs dans des pochettes dépareillées. Les pochettes sont tassées et alignées les unes contre les autres, tels des petits pains, debout sur leur tranche. C'est l'unique méthode de classement. Pour en connaître le contenu, il faut desserrer l'étau d'une main pour saisir l'une des pochettes de l'autre, l'ouvrir et éplucher alors les photos comme un jeu de cartes. Je dois ensuite faire appel à ma mémoire pour apprécier ce que je vois, puisque rien n'est indiqué au dos des clichés – mis à part les logos aux couleurs

criardes des multinationales de l'industrie photographique, Fujifilm, Agfa, Kodak. Ni lieu, ni date, ni légende.

Pour qui découvrirait l'ensemble des contenus dans les contenants du tiroir, il serait facile de deviner la lassitude qui a gagné mes parents au fil du temps. Les photos du début, de fiançailles, de mariage, de naissance, de baptême, des premiers anniversaires, des premières vacances d'été, des premières promenades, sont soigneusement collées, classées et annotées dans des albums. Celles de *l'après*, majoritaires en nombre, sont restées dans leurs pochettes, et semblent tout juste sorties de la boutique. Mes parents ont poursuivi année après année leur effort d'acheter des pellicules vierges ou des appareils photo jetables pour chaque grande occasion, ils ont pris le temps d'aller déposer le matériel chez le photographe, d'y revenir chercher les photos développées après leur journée de travail, de payer et de rentrer, pochettes en main, à l'appartement les regarder avec mon frère et moi pendant le repas du soir. Ils ont continué de photographier nos vies sans plus prendre le soin d'archiver et de construire notre mémoire comme auparavant. Ces souvenirs-là avaient-ils moins d'importance ? À partir de quand le désir de célébrer leur foyer s'est-il évanoui ?

Les photos filent sur la table et se superposent. Ça commence à irriter ma mère. Elle demande à mon père de ne pas en sortir davantage. C'est assez selon elle. Mon frère regarde les images sans curiosité apparente. Ma mère et mon père ont un drôle d'air. Autour de la table, ils sont désormais tous les trois sans visage. Ils l'ignorent, mais ils se sont dispersés, éparpillés dans le temps et l'espace pour un temps que seul je déterminerai. Ma mère, mon père, mon frère vivront sans visage jusqu'à ce que je puisse revoir ceux d'aujourd'hui.

Apparaît cette photo inconnue de mon frère et moi. Je ne me souviens ni d'elle ni du moment vécu dont elle a pris la place. Je croyais tout connaître du tiroir, je pensais qu'il ne recelait que des secrets éventés. Je suis seul à la voir.

Les photos de ce type sont un peu incurvées. J'imagine le morceau découpé d'un grand rouleau d'images. Je la retourne. *This paper manufactured by Kodak* imprimé de biais, répété à intervalles réguliers dans un gris d'imitation de filigrane sur fond blanc satiné. Mon bras s'actionne. Approcher,

reculer. Je la pèse dans ma main, la tords légèrement entre le pouce et l'index pour tester sa résistance. J'enfonce les coins très pointus du papier dans la pulpe molle de mes doigts. Peut-on utiliser le mot « papier » pour évoquer la matière d'une photographie ? La surface de l'image est finement granuleuse. Elle brille avec discrétion. De la chimie au service de la poésie. La photo s'impose au milieu des autres. Elle les écrase de façon définitive, elle les avale. Les réduit à sa propre essence. J'ai soudain le pressentiment qu'elle dit tout du présent et du passé, peut-être même de l'avenir.

La hauteur dépasse la largeur. Le format portrait classique de la photo domestique, 10 × 15, sans marge. L'image est resserrée sur un centre, les éléments qui la composent s'y réfèrent pour entrer dans le cadre. Mon frère à gauche, moi à droite avec une tête de moins que lui. Nous sommes loin. Nous sommes petits. La paire de lunettes rondes en plastique blanc transparent que j'ai sur le nez correspond à celle de mes photos de classe de maternelle. Nous sommes donc aux alentours de l'année 1987. C'est une information très importante.

Mon frère doit avoir neuf ans, moi, cinq. C'est une journée d'hiver ensoleillée. Il n'y a pas d'oiseaux. Rien ne chante. Le ciel n'a pas de couleur. Il est saturé d'un fatras de végétation décharnée. Les lignes de la forêt tissent une toile de fond dépourvue d'horizon. J'ai beau scruter avec minutie, je n'arrive pas à trouver le point, l'image est plongée dans un flou infime. Nos visages, les branches d'arbres, les

brindilles, les troncs, le lierre, les feuilles mortes, la mousse, l'écorce, nos vêtements colorés, nos mains, l'obscur des ombres étalées, le gris clair jauni par les rayons du soleil, aucun détail n'est complètement net. Un enchevêtrement de strates se détache d'une profondeur vague.

Mon frère et moi sommes debout devant le gigantesque tronc d'un arbre. Un vieux roi de la forêt sans doute. Sa circonférence mythique recouvre presque la largeur de l'image. La photo le coupe, me cache ses branches déployées. Je vois seulement les plus basses, les plus récentes, les plus fines longueurs de tentacules secs se faufiler autour de nous. Le tronc est menaçant, il surgit de derrière pour nous engloutir. Nous engloutit. Les rides de son écorce se creusent profondément. Tortueux, tordu, plein de gros nœuds, de moignons et de boursouflures, il a été amputé à plusieurs reprises. Une de ses branches, sans doute la plus massive, son bras droit, gît à terre entre mon frère et moi. J'aperçois un peu de la blessure du tronc d'où elle provient, les lambeaux de fibres arrachées qui pendent. Elle est au sol depuis longtemps si l'on en croit la mousse et le lierre qui la recouvrent, on pourrait la confondre avec une des racines géantes qui émergent çà et là. Elle entre dans la photo par le premier plan et serpente jusqu'à l'endroit où nous posons, croît progressivement pour former entre nous deux un rempart. Son épaisseur nous éloigne. Elle s'extirpe du dessous d'un tapis de feuilles mortes froissées, de mousses filandreuses, de lierres indélébiles. Nos

pieds sont cachés. Nous sortons de terre, raides, droit plantés, parallèles, face à celui qui prend la photo. Face à vous. Nous sommes alignés sur le tronc d'arbre et la branche, tous les quatre sur le même axe. La branche morte est dans l'ombre, le tronc est dans la lumière. Je suis dans l'ombre, mon frère est dans la lumière.

J'ai dit que le ciel n'avait pas de couleur, le peu de ciel qui perce le mur de la forêt. Les couleurs sont sur nous. Elles viennent de la mode, des textiles synthétiques, des petites mains et du coton pas cher du bout du monde. Suivent-elles le goût de ma mère ? Le niveau de son pouvoir d'achat ? Leur contraste nous maintient dans les regards. Certaines sont fluo. Tout était facilement fluo à l'époque, même un de nos meubles. Fluo chic ou fluo à la traîne, un cycle du fluo qu'il faut savoir embrasser. Il revient par période dans les magazines et les rues piétonnes des centres-villes, avec une nouvelle nuance à décoder, violente et arbitraire. Associer du fluo à d'autres coloris est toujours risqué. Porter des teintes vives, un élément de survie en milieu hostile ou un stigmate. Ma mère ose nous habiller avec des couleurs fortes que je refuserais de porter aujourd'hui, nous sommes encore des enfants sages.

Du jaune feu, de l'orangé sur le blouson de mon frère. Une large bande ensoleillée sur toute la longueur de chaque manche. Du jaune sur le rabat des deux poches de devant. Des lettres d'un

jaune plus clair sur mon pull-over. Un *S* majuscule, un *m* et un *u*. Les dernières lettres sont cachées par mon blouson. Du jaune sur le col de mon pull-over. Une large bande noire sur le bonnet de mon frère, comme l'ombre. Rouges, le bas de jogging de mon frère, nos blousons, nos bonnets. Nous sommes très visibles au milieu du cadre chromatiquement plat. Ailleurs le noir et le blanc : le blanc éclatant du visage et des mains de mon frère dans la lumière.

C'est l'hiver, il fera bientôt nuit. Le jaune ne survit pas. Le noir et le blanc ne sont plus des couleurs. Les gris ne sont plus des couleurs. Il n'y a réellement qu'une seule couleur. Le rouge que nous revêtons. Sommes-nous vivants ? Sur / dans / hors la photographie ? Nous portons du rouge et nous nous détachons du vide du noir et du blanc. Le rouge n'est plus riche. Nous sommes les déçus. Vous le savez, il y a forcément du vert, le vert de la forêt, habituel, intuitif, mais ici, il s'apparente au gris. Ce n'est pas le vert vivant de la belle saison. Le rouge, lui, restera.

Nos joggings n'ont pas de trous aux genoux. C'est étonnant, nous tombions souvent en jouant ou en courant, surtout mon frère. Il était plus libre avant. Ma mère aimait assortir nos vêtements, même des joggings abîmés. Elle se mettait en colère en le voyant revenir de l'école avec le jogging neuf déjà troué. Je ne m'en souviens pas mais j'ai été témoin de ça. Avant de prendre le risque de faire la même erreur que lui, je suis devenu prudent. Je prenais soin de mes affaires et de ne pas tomber

sur les genoux. Mais c'était impossible. La plupart de nos joggings étaient rapiécés à cet endroit. Sur nos genoux, ma mère façonnait malgré elle de petites mosaïques, des héros de dessins animés y côtoyaient animaux ou voitures Majorette. Quand elle manquait de pièces, un amas de fil à coudre noir venait tordre et cicatriser le tissu. Les bas de jogging que nous portons sur la photo devaient être réservés aux sorties du week-end. La photo a certainement été prise un dimanche, dans l'après-midi. Nous sortions rarement le matin. Ce n'est pas une photo de vacances, nous ne sommes jamais partis en hiver. C'est une photo de promenade familiale dans la forêt avant la reprise de l'école et du travail, le lendemain. Nous sommes surveillés. Surtout, pas de trous.

Sur mon pull-over, les lettres *r*, *f* et *s* manquent pour lire le mot *Smurfs* ou *The Smurfs*. Le *The* étant sans doute aussi caché par mon blouson, quelque part à gauche du *S* majuscule. Je connais ce mot, ce nom, je l'ai vu sur une affiche de cinéma. C'est la traduction américaine du nom *Schtroumpf*. Tout le monde connaît les Schtroumpfs. Dans le monde entier, c'est avéré. Le site smurfbusiness.com de la société belge IMPS, pour International Merchandising, Promotion & Services, gérée par les héritiers de l'empire Schtroumpf, annonce un taux de notoriété mondiale de plus de 95 % – part de la population interrogée ayant cité les Schtroumpfs dans une catégorie de questions donnée. Si vous ne connaissez pas les Schtroumpfs, vous faites partie des 5 % restants. Vous faites partie d'une minorité.

Quelles questions ont bien pu permettre d'obtenir un tel résultat ?

- Citez le nom de votre bonbon Haribo favori ?
- Quelle série limitée de Kinder Surprise avez-vous le plus appréciée ?